JE M'APPELLE AUSSI MICHEL

Patrizio Pongini

Roman

Préface

Je m'appelle Janice. Le 16 février 2036, j'ai eu trente ans. Je suis née à Anvers. Mes parents s'appellent Joena et Arthur. Ce n'est pas par hasard que ma mère a choisi mon prénom. Il cachait une histoire que je ne découvrirais que bien plus tard. Mais ce livre ne parle pas de moi. Il parle de mon grand-père.

Il s'appelle Michel Ghafari. Il est né le 3 décembre 1968 à Bethléem, une ville palestinienne de Cisjordanie, à quelques kilomètres de Jérusalem. Sa naissance survint moins d'un an et demi après la guerre des Six Jours, qui avait profondément bouleversé la vie des habitants. La ville où il grandit portait les marques d'un conflit que sa famille n'avait pas choisi, mais auquel personne ne pouvait entièrement échapper.

Dans les ruelles de Bethléem, entre les maisons de pierre calcaire patinée par le temps, la vie suivait son cours, sur fond d'incertitude permanente quant à l'avenir.

Pourtant, plus tard, beaucoup ne le connaîtraient pas sous son véritable nom. Dans les milieux qu'il allait fréquenter, on l'appelait surtout « Patron ». Au fil des années, ce surnom devint une identité à part entière. Pour moi, il demeura toujours mon grand-père.

Une grande partie de sa vie s'est déroulée avant ma naissance. Ce que je sais de lui, je le tiens de sources diverses : des récits de ma mère, des lettres et des photographies, des souvenirs de famille et de ce qu'il a lui-même raconté. Tous les détails ne peuvent plus être vérifiés et les souvenirs n'ont pas tous la même netteté. Il en va ainsi des histoires familiales qui traversent les pays, les guerres et les décennies.

Mon grand-père a connu la pauvreté et la richesse, le pouvoir et l'impuissance, l'amour et le deuil, la liberté et la prison. Il a fait des choix qui ont fait souffrir d'autres personnes et dont il porte lui-même la responsabilité. Ce livre ne cherche pas à les excuser. Il tente de comprendre comment le garçon qu'il avait été, est devenu cet homme que l'on appelait Patron.

Ma mère a grandi auprès d'un père souvent absent. Pendant longtemps, elle n'a vu en lui qu'un homme d'affaires qui voyageait beaucoup. Elle ignorait ce qui se cachait réellement derrière son argent, ses relations et ses disparitions soudaines. Lors des anniversaires, des fêtes et des soirées ordinaires, elle constatait surtout que sa chaise restait vide.

Quand il fut arrêté en Belgique, en 2001, la famille essaya de lui dissimuler autant que possible la vérité. Ma mère avait alors environ treize ans. Ce que les adultes considéraient comme une manière de la protéger, l'enfant le vivait avant tout comme une absence et une incertitude. Ce n'est que plus tard qu'elle comprit à quel point la vie de son père s'était déroulée hors de son regard.

Ses absences n'étaient pas seulement dues à la prison. Avant comme après cette détention en Belgique, il était souvent en déplacement. L'Afrique, l'Europe, le Moyen-Orient et, plus tard, la Chine : sa vie se partageait sans cesse entre aéroports, hôtels, rencontres et affaires. Il disait vouloir offrir à sa famille la vie qu'il n'avait jamais connue. Mais c'était précisément la manière dont il tentait d'y parvenir qui l'éloignait si souvent de ceux pour qui il prétendait agir.

C’est là, à mes yeux, l’une des contradictions les plus douloureuses de son existence. Il voulait bâtir une vie sûre, mais avait choisi un univers semé de risques. Il voulait tout donner aux siens, mais perdait en chemin une grande partie du temps qu’il aurait pu passer avec eux.

Mon prénom me rattache à une part du passé de mon grand-père dont notre famille a longtemps peu parlé. Ma mère m’a appelée Janice en souvenir de la Belge qui avait été le grand amour de son père. Pendant des années, elle n’a été pour moi qu’un prénom, jusqu’au jour où j’ai découvert la place qu’elle avait occupée dans sa vie et combien son souvenir était resté présent parmi nous.

Lorsque je suis née, en 2006, mon grand-père n’était pas encore emprisonné en Chine. Sa détention chinoise ne commencerait que plus de vingt ans plus tard. Cette distinction est importante, car, dans une famille, les souvenirs finissent facilement par se confondre.

Lorsqu’il fut arrêté en Chine, en 2028, j’avais vingt et un ans, presque vingt-deux. Je ne le connaissais plus seulement à travers les récits des autres : nous avions noué, lui et moi, une relation qui nous appartenait, même si nos échanges demeuraient irréguliers.

Après sa condamnation, les contacts se raréfièrent de nouveau. Ma mère parvenait à lui parler au téléphone, brièvement, et à correspondre avec lui sous surveillance. Les lettres mettaient parfois longtemps à arriver ; les appels obéissaient à des règles strictes sur lesquelles nous n’avions guère de prise. La prison n’avait pas créé la distance entre ma mère et son père, mais elle lui avait donné un sens nouveau, plus douloureux encore.

Pendant ce temps, le monde changeait, lui aussi, au-delà des murs de la prison. La guerre, entrée dans une nouvelle phase en 2022 avec l’invasion à grande échelle de l’Ukraine par la Russie, s’étendit à d’autres régions d’Europe en 2028. Mes parents décidèrent alors de quitter la Belgique. Nous partîmes ensemble pour Los Angeles, où nous tentâmes de reconstruire notre existence. Pour mon père, qui avait laissé la Russie derrière lui des années auparavant, c’était un nouvel arrachement. Ma mère quittait Anvers, la ville où elle avait grandi et où j’étais née. J’avais vingt-deux ans : assez pour comprendre que nous abandonnions non seulement notre maison, mais aussi une part de notre passé. Je dus également interrompre mes études de droit à la K.U.-Leuven, sans avoir pu les mener à leur terme. Heureusement, je pus les reprendre quelques années plus tard à Los Angeles, où je parvins finalement à réaliser mon ambition de devenir avocate aux États-Unis. À des milliers de kilomètres d’Anvers, notre inquiétude pour mon grand-père n’en restait pas moins vive. Sa détention en Chine continuait de jeter son ombre sur notre vie de famille.

Au moment où j’écris ces lignes, en 2036, cette guerre fait toujours rage. Quelques années plus tôt, Vladimir Poutine a été renversé par un coup d’État, mais sa chute n’a pas apporté la paix qu’espéraient tant de gens. Bien au contraire. Son successeur s’est révélé plus impitoyable encore. Il a instauré un régime totalitaire dans lequel la moindre critique est assimilée à une trahison. La population vit sous un système de surveillance et de terreur généralisées, tandis que le conflit gagne toujours davantage de pays européens. Ses ambitions dépassent le simple rétablissement de l’ancienne sphère d’influence russe : il rêve de soumettre l’Europe entière à la volonté de Moscou.

Ce qui avait commencé en 2022 par l'invasion massive de l'Ukraine était devenu un conflit dévastant une grande partie de l'Europe. Pour ma génération, la guerre n'appartenait donc plus aux livres d'histoire. Elle était devenue une réalité qui avait bouleversé à jamais nos vies et celles de nos familles.

À l'heure où j'écris, mon grand-père se trouve toujours en Chine. Nul ne sait ce qui l'attend après sa détention. Je ne veux pas lui inventer un avenir qui n'a pas encore eu lieu. C'est peut-être là une leçon que son histoire nous enseigne : on ne peut embrasser toute une vie du regard qu'une fois celle-ci achevée.

Je n'admire pas tout ce qu'il a fait. Certains de ses choix m'échappent encore ; il en est d'autres que je ne pourrai probablement jamais accepter. Mais je ne crois pas non plus qu'on puisse réduire un être humain à sa pire décision. Comprendre, ce n'est pas excuser. C'est seulement chercher à voir comment les circonstances, le caractère, les désirs, la peur et l'ambition s'entremêlent pour façonner une existence.

Mon grand-père fut un garçon qui apprit très tôt à survivre. Un homme en quête de richesse et d'influence. Un père qui aimait sa fille, mais qui fut trop souvent absent. Un compagnon qui confondit parfois l'amour avec la possession, le désir et la liberté. Un homme qui franchit les limites, persuadé chaque fois qu'il s'en tirerait, avant de découvrir qu'aucun réseau ne protège éternellement personne.

Pour le monde, il était Patron.

Pour moi, il reste mon grand-père.

Janice, Los Angeles, février 2036

1. La boîte sans inventaire

Le 19 février 2036, trois jours exactement après mon trentième anniversaire, une boîte en carton attendait devant la porte de mon appartement de Los Angeles. Depuis quelques années, je vivais seule dans un modeste appartement, au troisième étage d'un vieil immeuble, non loin du centre-ville. Mes parents habitaient à l'autre bout de la ville. Nous nous voyions régulièrement, mais chacun avait désormais construit sa propre vie. Ma mère avait manifestement déposé la boîte. Il n'y avait pas de lettre, seulement mon prénom tracé de son écriture familière et une bande de ruban adhésif brun qui traversait deux fois le couvercle. Sur le moment, je ne compris pas pourquoi elle ne me l'avait pas remise en mains propres. Ce soir-là, je la laissai fermée. Non que j'eusse peur de ce qu'elle contenait, mais parce qu'au fond je pressentais déjà ce que j'allais y trouver : le passé de mon grand-père.

Le lendemain matin, je posai la boîte sur la table de la cuisine et découpai délicatement le ruban adhésif. À l'intérieur se trouvait un assemblage d'objets qui, de prime abord, n'avaient guère de rapport les uns avec les autres. Des photographies, des passeports périmés, des carnets, des cartes d'hôtel, des cartes de visite d'hommes que plus personne dans notre famille ne connaissait, quelques lettres venues de Belgique et deux cartes postales jaunies de Bethléem. Il y avait aussi des bouts de papier froissés portant des mots en lingala, des reçus provenant de villes où mon grand-père était passé et un petit agenda en cuir dont certaines pages étaient vierges, tandis que d'autres étaient couvertes de noms et de numéros de téléphone, sans la moindre explication.

Je sortis les objets un à un, sans savoir par où commencer. Cette boîte n'avait rien d'un fonds d'archives : elle était dépourvue de tout classement. C'était plutôt comme si quelqu'un avait quitté une pièce des années auparavant, éteint la lumière et refermé la porte derrière lui.

Ma mère, Joena, avait longtemps repoussé le moment de trier les affaires de son père. Parfois, elle parlait de lui pendant des heures, de ses voyages, de ses manies et des occasions où il l'avait fait rire. Mais il y avait aussi des périodes où elle n'en disait presque rien. Ce n'est que plus tard que j'en compris la raison.

Ses souvenirs n'étaient pas tous heureux. Ils portaient également la déception de ses absences répétées et la douleur de tout ce qui était resté tu entre eux. Elle aimait son père, sans jamais être vraiment parvenue à accepter les choix qu'il avait faits au cours de sa vie.

Au sommet de la pile se trouvait une photo de Michel quand il était jeune. Il posait à côté d'une bicyclette dans une rue belge. Au dos, à l'encre bleue, on pouvait lire : « Wilrijk, premier hiver ». Son manteau était trop grand pour lui et il ne regardait pas l'objectif. Son bras droit pendait le long du corps, un peu plus raide que le gauche. Quelqu'un qui n'aurait rien su de lui n'aurait vu qu'un immigré maigre transi de froid. Celui qui connaissait la suite de son existence pouvait croire y déceler rétrospectivement toute sorte de signes : l'obstination, l'ambition, le danger. C'est le piège du regard en arrière. Dès lors qu'on connaît la fin d'une histoire, on regarde son commencement autrement et l'on se demande si les indices étaient déjà là.

Mon grand-père a fait de mauvais choix. Certains furent graves. Il a déçu des gens, franchi des limites et passé des années à se persuader qu'une bonne intention pouvait excuser une mauvaise méthode. Mais je ne voulais pas, dès son enfance, le présenter comme un homme en marche vers le crime. Un enfant n'est pas l'annonce de l'adulte qu'il deviendra. Un réfugié ne se résume pas à son casier judiciaire. Et un détenu ne se réduit pas nécessairement à la somme des faits qu'on lui reproche devant un tribunal. J'ai donc commencé non par les procès-verbaux de police ou les coupures de presse, mais par les objets personnels qu'il avait laissés. Ils ne me diraient peut-être pas ce qu'il avait fait de mal, mais ils pourraient m'aider à comprendre qui il avait réellement été.

Un chapelet en bois. Un ticket de métro bruxellois. Un ticket de caisse jauni de la boulangerie Lints, à Anvers. La carte d'un restaurant de Kinshasa. Une photographie de ma grand-mère Natalia tenant ma mère bébé dans ses bras. Une autre, prise des années plus tard, où Janice, la Belge, se tenait près de Michel lors d'un pique-nique. Entre eux était assis un garçon que je reconnus aussitôt: Rutger. Mon oncle, même si ce mot me paraissait parfois étrange tant il appartenait à une génération proche de la mienne.

Janice, la Belge, était la femme dont je portais le prénom. À la maison, personne n'en avait jamais fait un secret, mais on n'en parlait pas beaucoup non plus. Enfant, je croyais que les prénoms passaient d'une génération à l'autre comme les services de table ou les bijoux. J'ai compris plus tard qu'un prénom pouvait aussi être une trace. La femme sur cette photo avait connu mon grand-père avant qu'on l'appelle Patron, à l'époque où il essayait encore de découvrir quel homme il pourrait devenir en Europe.

En feuilletant son agenda, je remarquai que son nom n'y figurait nulle part. Cela m'étonna. Mon grand-père avait l'habitude de conserver jusqu'aux noms et aux numéros de téléphone de personnes avec lesquelles il n'avait fait affaire qu'une seule fois. Pourtant, je ne trouvai aucune trace de Janice. Lorsque j'en parlai à ma mère, elle haussa les épaules. Peut-être connaissait-il simplement son numéro par cœur, répondit-elle. Je me demandai s'il n'y avait pas une autre raison. Peut-être Janice était-elle de ces êtres qu'il n'avait pas besoin de retrouver dans un agenda, parce qu'il ne les avait jamais véritablement chassés de ses pensées.

Sous l'agenda se trouvait une enveloppe contenant des documents de la fin des années quatre-vingt. Des formulaires de demande, des inscriptions, des copies de pièces d'identité, une attestation de domicile. Parmi ces papiers figurait une lettre de John, le travailleur social qui avait aidé Michel pendant ses premières années en Belgique. Ce n'était pas une lettre exceptionnelle. Ni aveu, ni mise en garde, ni prédiction. John écrivait que Michel progressait en néerlandais, qu'il cherchait du travail et que Christine serait heureuse de l'accueillir de nouveau à leur table le dimanche suivant. Le ton était chaleureux et pratique, comme si son auteur tenait pour acquis qu'avec de la patience et de la discipline, la vie finirait bien par prendre forme.

Mon grand-père avait conservé cette lettre pendant plus de quarante ans. Ce détail me toucha davantage que les montres de luxe, les hôtels et les noms de personnalités politiques qui apparurent ensuite dans la boîte. On garde ce qu'on ne veut pas perdre. Peut-être John représentait-il pour lui la preuve qu'il y avait eu un temps où quelqu'un l'avait regardé sans arrière-pensée. Non comme un contact, un intermédiaire, un fournisseur, un suspect ou un prisonnier. Simplement comme Michel.

J'appelai ma mère pour lui demander pourquoi elle m'avait donné cette boîte précisément à ce moment-là.

« Parce que tu m'as toujours posé tant de questions sur ton grand-père », me répondit-elle.

« Mais je t'en posais déjà avant, non ? »

« Oui. Seulement, à l'époque, je croyais encore pouvoir te donner les réponses. »

« Et maintenant, tu ne le crois plus ? »

« Maintenant, je sais que je peux seulement te raconter comment, moi, je l'ai connu. Si tu veux vraiment comprendre qui il était, il faudra que tu fasses tes propres recherches. Peut-être découvriras-tu un homme très différent de celui dont je me souviens. »

C'est ainsi qu'a commencé ce livre. Ni avec la naissance de mon grand-père à Bethléem, ni avec son arrivée en Belgique, ni avec les événements qui allaient finir par le conduire dans une prison chinoise. Tout a commencé un matin, à Los Angeles, quand j'ai ouvert la boîte que ma mère avait déposée devant ma porte.

Parmi les photographies, les lettres et les documents jaunis, j'ai découvert les premières traces d'une vie dont je ne connaissais jusque-là que des fragments. Ma mère m'avait transmis ses souvenirs ; à moi désormais de découvrir ce qu'ils dissimulaient.

À des milliers de kilomètres de là, dans une prison chinoise, se trouvait l'homme dont je tentais de reconstituer la vie. Je savais que je ne trouverais pas de réponse à toutes mes questions, mais je voulais enfin comprendre qui il avait réellement été.

Pas seulement l'homme d'affaires qu'on surnommait Patron, ni le détenu sur lequel on avait tant écrit, mais surtout l'être humain derrière ces récits. Michel Ghafari. Mon grand-père.

À cette distance, il me fallait essayer de reconstituer une existence. Pas dans l'ordre chronologique, comme si les événements pouvaient se ranger sagement les uns derrière les autres sur une étagère, mais de la manière dont les souvenirs survivent réellement au sein d'une famille : par bribes, par récits, par silences et à travers des objets qui ne prennent sens que lorsqu'on décide de s'y attarder.
Au fond de la boîte reposait une feuille volante. Une seule phrase y était inscrite de la main de Michel, sans date.

Il ne faut jamais croire qu'une porte est l'unique issue.

Ma mère ne connaissait pas cette phrase. Peut-être l'avait-il entendue quelque part. Peut-être l'avait-il inventée. Quoi qu'il en soit, j'y reconnaissais l'homme qui se dessinait à travers tous les récits. Non parce qu'il trouvait toujours une issue, mais parce qu'il ne supportait pas l'idée qu'il puisse ne pas y en avoir. C'était sa force. Ce fut aussi son danger. Car à force de croire que toute

porte fermée doit avoir une issue dérobée, on finit tôt ou tard par ouvrir des portes qui auraient mieux fait de rester closes.

Dans la boîte, j'ai également trouvé des documents et des renseignements personnels que j'ai finalement choisi de ne pas reproduire dans ce livre. Certains comportaient des noms et des numéros de téléphone de personnes peut-être encore vivantes. D'autres concernaient des événements dont j'ignorais les circonstances exactes. Je tenais à éviter de tirer des conclusions hâtives ou d'associer injustement certaines personnes au passé de mon grand-père. Après tout, ce que quelqu'un conserve ne dit pas nécessairement la vérité de ce qui s'est passé.

Cette distinction est devenue essentielle dès que j'ai commencé à écrire. Mon grand-père aimait les récits dans lesquels, avec le recul, les événements s'enchaînaient logiquement. Une relation menait à une autre ; une rencontre fortuite se révélait décisive ; un échec se transformait plus tard en leçon. Mais les êtres humains reconstruisent leur passé comme le font les romanciers : ils effacent les impasses. Or, ce sont précisément ces impasses que je ne voulais pas gommer de son histoire.

Les semaines où rien ne se produisait. Les projets commerciaux qui ne voyaient jamais le jour. Les gens qu'il ne rencontrait qu'une fois et ne revoyait jamais. Les fois où il croyait avoir établi un contact important et se trompait. Sans ces échecs, sa vie ressemblerait trop à un parcours tracé d'avance vers le personnage de Patron.

Rien n'est fixé à l'avance. Personne ne vient au monde avec une destinée qu'il lui suffirait d'accomplir. Ma mère me l'avait souvent répété. Elle avait dévoré les livres du philosophe français Jean-Paul Sartre et se sentait particulièrement proche de sa pensée existentialiste. Une formule qu'elle citait souvent m'est restée en mémoire : « L'existence précède l'essence. » Sartre avait notamment développé cette idée dans sa célèbre conférence de 1945, publiée l'année suivante sous le titre L'existentialisme est un humanisme. Selon lui, l'être humain ne naît pas doté d'une nature ou d'une vocation prédéterminée. Il existe d'abord, puis façonne peu à peu ce qu'il est par ses choix et par ses actes.

Ma mère trouvait cette idée à la fois libératrice et terrifiante. Libératrice, parce que nul n'est condamné à demeurer prisonnier de ses origines, de son passé ou des attentes d'autrui. Terrifiante, parce que la liberté s'accompagne de responsabilités. On ne peut pas attribuer si facilement ses actes au destin, à son éducation ou aux circonstances.

« Nous ne choisissons pas l'endroit où nous naissons, » disait-elle parfois. « Nous ne choisissons ni nos parents, ni notre enfance, ni le monde dans lequel nous grandissons. Mais cela ne veut pas dire que tout ce qui vient ensuite soit inévitable. »

Quand je lui demandais à quel moment mon grand-père avait commencé à changer, elle me donnait rarement une réponse directe. Pour elle, ma question reposait déjà sur une idée fausse : comme s'il devait nécessairement exister, quelque part dans sa vie, un instant précis où il aurait cessé d'être un homme pour en devenir un autre.

« Ce n'est pas ainsi que les choses se passent, » disait-elle. «On ne se réveille pas un matin en étant devenu quelqu'un de totalement différent. On change à travers ce qu'on vit, les décisions

qu'on prend et, parfois, ce qu'on s'abstient de faire. La plupart du temps, on ne s'en rend même pas compte. »

C'était peut-être la plus grande erreur que je devais éviter en racontant sa vie : croire qu'une existence se divise en un avant et un après, de part et d'autre d'un événement décisif, comme si tout ce qui avait précédé n'avait été qu'une préparation à ce qui devait suivre.

Mon grand-père n'était pas un personnage qu'un écrivain conduisait vers un dénouement imaginé d'avance. C'était un être humain qui faisait des choix sans en connaître l'issue. Certains ouvraient des portes. D'autres les refermaient à jamais.

« Chaque jour, nous devons faire des choix, » disait ma mère. «Nous prenons des décisions parce qu'elles nous semblent justes sur le moment, parce que nous croyons qu'elles nous rapprocheront de ce que nous désirons ou de la personne que nous voulons devenir. Mais choisir, c'est aussi renoncer à d'autres possibilités. Il nous arrive ainsi de décevoir des gens, même ceux que nous aimons le plus. On ne peut pas toujours l'éviter. Cela fait partie de notre liberté, mais aussi de la responsabilité qui l'accompagne. »

Je comprenais ce qu'elle voulait dire. Pourtant, une question continuait de me travailler. Combien de temps faut-il revenir sur les choix que l'on a faits ? Nous pouvons regretter après coup nos décisions et nous demander ce qu'aurait été notre vie si nous avions emprunté une autre voie. Mais le passé ne se réécrit pas. Nous pouvons seulement essayer de comprendre pourquoi nous avons agi ainsi, reconnaître nos erreurs et accepter que certaines conséquences soient irréversibles.

Peut-être fallait-il aussi, pour assumer ses responsabilités, savoir un jour laisser le passé derrière soi. Non pour oublier ses fautes ou s'en absoudre, mais pour empêcher les choix d'hier de nous interdire de continuer à vivre. En fin de compte, l'essentiel n'est pas seulement dans les choix que nous faisons, mais aussi dans la façon dont nous en assumons les conséquences.

Et chaque fois que j'étais tentée de découvrir dans son passé une destinée inéluctable, j'entendais de nouveau la voix de ma mère.

« Ne confonds pas ce qui a fini par arriver avec ce qui devait nécessairement arriver. »

L'homme qui pouvait tenir Joena, bébé, dans ses bras pendant des heures était le même qui, plus tard, manquerait ses anniversaires. Le réfugié reconnaissant envers Christine était le même homme qui, des années après, considérerait les règles comme des obstacles. Le père désireux de protéger Rutger était le même qui, par ses choix, ferait entrer le risque jusque chez lui.

Il est parfois plus dérangeant de voir ce qui demeure que ce qui change.

Quelques années avant sa mort inattendue et tragique, survenue en 2028, j'avais encore téléphoné à Janice, la Belge, depuis Anvers. Nous ne nous étions pas parlé depuis longtemps. Sa voix avait vieilli depuis mon enfance, mais je la reconnus immédiatement. Je lui demandai comment, selon elle, je devais regarder Michel.

« Pas comme lui écrirait sa propre histoire », répondit-elle.

« Comment l'écrirait-il ? »

« Avec trop de raisons. »

Je ris.

« Et toi, comment écrirais-tu son histoire ? »

Elle garda le silence un instant.

« Avec les conséquences. »

Ces deux mots devinrent ma méthode.

Les raisons et les conséquences.

Ne pas raconter seulement ce que Michel ressentait ou ce qu'il voulait faire, mais ce que ses choix signifiaient pour les autres. Pas seulement pourquoi il partait, mais qui restait à l'attendre. Pas seulement combien il gagnait d'argent, mais ce qu'il ne voyait pas pendant qu'il le gagnait. Pas seulement ceux qui l'aidaient, mais ceux qui devaient ensuite vivre avec les décisions qu'il avait prises lui-même.

Voilà pourquoi ce roman commence par une boîte. Une boîte oblige à trier avant de conclure.

2. La Belgique à l'horizon

Dans notre famille, il existe davantage de récits que de photographies de Bethléem, en Palestine, la ville où Michel est né. Il y passa les premières années de sa vie, au milieu des collines, des maisons de pierre et des oliviers, dans un environnement où les voisins se connaissaient et où la vie s'organisait essentiellement autour de la famille. Michel grandit dans une famille nombreuse, où l'on avait peu d'occasions de s'isoler et où les repas se prolongeaient souvent en conversations animées, chacun cherchant à prendre la parole en même temps que les autres.

Ma mère, Joena, qui était née à Anvers, ne connaissait Bethléem qu'à travers les récits de son père. Elle avait surtout retenu ses souvenirs de la vie familiale, bruyante et mouvementée. Lorsque Michel évoquait son enfance, les mêmes membres de la famille et les mêmes événements revenaient régulièrement, même si les détails variaient parfois d'une version à l'autre.

Il est aujourd'hui impossible de déterminer avec certitude tous les endroits où la famille séjourna durant ces années troublées. En raison des violences incessantes et de l'incertitude qui pesait sur le lendemain, les parents de Michel durent quitter leur environnement familier à plusieurs reprises. Ils trouvaient parfois refuge chez des parents ou des connaissances en Palestine, mais il leur arrivait aussi de franchir la frontière pour séjourner temporairement au Liban. Souvent, au moment de partir, ils ignoraient combien de temps durerait leur absence et quand ils pourraient rentrer. Leurs lieux de résidence changeaient au gré de la situation sécuritaire, des possibilités d'hébergement et de la bonne volonté de ceux qui acceptaient de les accueillir. Pour Michel, qui n'avait pratiquement jamais connu d'autre existence, ces déménagements incessants finirent par devenir une composante naturelle de la vie.

Lorsqu'il parlait plus tard de son enfance, Michel évoquait rarement la beauté de sa région natale. Ce qui lui était surtout resté en mémoire, c'étaient les préoccupations concrètes de la vie quotidienne. Il se souvenait des rues qu'il fallait éviter lorsque les violences reprenaient, des endroits où l'on pouvait aller chercher de l'eau lorsque l'approvisionnement était interrompu et des membres de la famille chez lesquels ils pouvaient trouver refuge lorsque leur maison devenait trop dangereuse. Ses souvenirs se composaient d'événements épars dont il ne parvenait souvent plus à retrouver l'ordre exact. Il lui arrivait de raconter une même histoire de plusieurs façons. Comme si, davantage que les événements eux-mêmes, c'était surtout l'incertitude dans laquelle il avait grandi qui avait laissé en lui une empreinte durable.

Très jeune, il fut victime d'un accident dont il garderait des séquelles toute sa vie. Un jour, son frère aîné Jacques le portait sur ses épaules lorsqu'il le laissa accidentellement tomber. Michel fut grièvement blessé et conserva de cet accident un handicap affectant le côté droit de son corps. Certains mouvements lui demandaient davantage d'efforts, et son infirmité restait visible aux yeux des autres. Pourtant, il refusait d'être traité différemment. Bien au contraire, plus son entourage avait tendance à le ménager, plus il éprouvait le besoin de prouver qu'il était capable de se débrouiller malgré son handicap.

Ma mère racontait que, petit garçon, il organisait des compétitions qu'il n'avait pourtant guère de chances de remporter. Faire la course contre des enfants plus rapides que lui. Lancer des pierres avec son bras le plus faible. Marcher sur une jambe le long d'un muret. Lorsqu'il perdait, il

voulait recommencer. Non parce qu'il croyait impossible de perdre, mais parce qu'il détestait l'idée qu'un résultat puisse être définitif.

L'une des rares histoires de son enfance que Michel aimait raconter concernait une petite Chinoise prénommée Ma. Il l'avait rencontrée au cours de l'un des séjours de sa famille au Liban. La famille de Ma y résidait également de façon temporaire. Bien que les deux enfants ne partageassent pratiquement aucune langue commune, ils parvenaient à communiquer, essentiellement par gestes. Ma lui apprenait quelques mots de chinois, tandis qu'il lui enseignait des jurons arabes qu'il n'avait, disait-il, lui-même presque pas le droit de prononcer.

Je ne peux plus vérifier si les choses se sont réellement passées ainsi. Dans les familles, les souvenirs d'enfance se transforment facilement en petites légendes. Pourtant, Ma apparaît trop souvent dans les récits de Michel pour que je puisse la considérer comme un simple personnage inventé. La guerre avait par la suite effacé bien des traces de cette époque, rendant toujours plus difficile la distinction entre la réalité et l'imagination.

Les tensions et les violences qui marquèrent l'enfance de Michel en Palestine avaient, aux yeux des adultes, des causes politiques et militaires dont un enfant pouvait difficilement mesurer la portée. Pour lui, elles se traduisaient d'abord par des interdictions très concrètes. Aujourd'hui, ne va pas dans cette rue. Demain, tu n'iras pas à l'école. Éloigne-toi de la fenêtre. Couche-toi par terre si tu entends ce bruit. Attends que quelqu'un vienne te chercher. Michel apprit très tôt qu'il n'était pas nécessaire de comprendre un danger pour le reconnaître, et qu'il pouvait parfois être vital de réagir avant même de savoir ce que l'on devait craindre.

Un après-midi, il rentra chez lui et eut du mal à reconnaître la maison dans laquelle il avait grandi. Un bombardement l'avait frappée. Le fait qu'aucun membre de la famille ne s'y trouvât à cet instant fut toujours considéré, par la suite, comme un véritable miracle. Une partie du bâtiment tenait encore debout, mais les pièces étaient éventrées, les meubles calcinés et les murs noircis par les flammes. Sa mère fouillait les décombres à la recherche de ce qui pouvait encore être sauvé. Son père contemplait la toiture endommagée, comme s'il essayait d'évaluer du regard quelle partie de leur maison pourrait être reconstruite.

Au milieu des décombres, Michel aperçut une petite cuillère en métal, noircie par le feu et déformée par la chaleur. Il la ramassa, la frotta avec son pouce et la glissa dans sa poche. Pourquoi son attention s'était-elle portée précisément sur cette cuillère ? Il serait incapable de l'expliquer plus tard. Peut-être parce qu'après une catastrophe, les enfants cherchent instinctivement quelque chose à conserver, une petite preuve tangible que tout n'a pas disparu à jamais.

S'il avait pu sauver les tableaux de sa mère, nul doute qu'il les aurait emportés. Mais les flammes avaient dévoré les toiles et effacé pour toujours les couleurs auxquelles elle avait consacré tant de soin et d'amour. De tout ce qui avait autrefois fait si naturellement partie de son univers, il ne lui restait finalement qu'un petit morceau de métal déformé.

La cuillère l'accompagna au fil des années, franchissant avec lui les frontières et traversant ses différentes existences. Ma mère se souvenait que, bien plus tard, en Belgique, elle se trouvait dans un tiroir de cuisine, parmi les couteaux, les fourchettes et les autres couverts.

Le contraste était étrange : cet objet noirci par les flammes au milieu de tous ces ustensiles brillants, comme si deux mondes qui n'avaient rien en commun s'étaient retrouvés réunis là par hasard. Personne ne l'utilisait. Personne ne demandait pourquoi elle se trouvait là. Et personne ne songeait à la jeter. C'était peut-être ce qu'il y avait de plus singulier dans cette petite cuillère. Elle avait perdu sa fonction première, mais c'était précisément ce qui lui avait donné une autre signification. Ce qui n'avait été qu'un objet ordinaire était devenu le témoin silencieux d'un monde disparu.

Mon grand-père parlait rarement de ce qu'il avait perdu pendant la guerre. Peut-être n'en avait-il pas besoin. Parfois, un objet, par le simple fait que quelqu'un le conserve toute sa vie, en dit davantage que tout ce qu'il pourrait jamais exprimer avec des mots.

Cet objet ne figurait pas dans la boîte que j'avais reçue. Il avait probablement disparu au cours d'un déménagement. Pourtant, je pense souvent à cette petite cuillère, parce qu'elle illustre quelque chose que les descriptions officielles de la guerre ont tendance à négliger. Les pertes ne sont pas seulement immenses ou spectaculaires. Elles se composent aussi de milliers de petites choses que l'on ne reverra jamais.

La famille dut partir à plusieurs reprises. Parfois, elle trouvait refuge chez des proches pour quelques semaines ; parfois, elle séjournait temporairement en Syrie ou au Liban, avant de retourner en Palestine. Il est aujourd'hui impossible de reconstituer avec précision chacun de ces voyages ou de ces séjours. Michel grandit sans jamais avoir la certitude qu'une adresse resterait la sienne. Peut-être est-ce pour cette raison que voyager lui devint plus naturel que de rester au même endroit. Être en déplacement ne représentait pas pour lui une interruption de la vie ordinaire, mais en faisait partie intégrante. Les hôtels devinrent des lieux familiers et garder un sac de voyage à moitié prêt ne lui semblait pas une contrainte, mais une précaution judicieuse.

Pourtant, son enfance ne fut pas faite uniquement de guerre. Il me paraît important de le souligner. Lorsqu'on parle de personnes originaires de régions en conflit, on a facilement tendance à décrire leur passé comme si elles avaient vécu en permanence sous les bombardements. Là-bas aussi, il y avait des anniversaires, des disputes pour des broutilles, des amours naissantes, des matchs de football, des plaisanteries familiales et des moments d'ennui. Michel aidait sa mère à porter les courses.

Très jeune déjà, Michel découvrit son talent pour le commerce. Tout ce qui avait une certaine valeur ou pouvait faire l'objet d'un échange, il savait le transformer en autre chose : des billes, des cigarettes destinées aux adultes, des pièces détachées de jouets ou des fruits qu'il parvenait à se procurer dans les jardins du voisinage. Il lui arrivait même de mettre la main sur quelques barres chocolatées Mars, une friandise très recherchée qui devenait de plus en plus difficile à trouver à cause de la guerre. Il les revendait sans hésiter au double de leur prix d'achat. Là où les autres ne voyaient que la pénurie, Michel décelait une occasion. C'était un trait de caractère qui ne le quitterait jamais.

Il avait du mal à admettre que quelque chose puisse être dépourvu de valeur. Si quelqu'un désirait posséder un objet, raisonnait-il, cet objet devait nécessairement avoir un prix. Son premier talent commercial ne fut donc peut-être pas de vendre, mais d'observer. Qui avait besoin

de quoi ? Qui possédait quelque chose en trop ? Qui connaissait quelqu'un susceptible de rendre service ?

Il comprit très tôt que, même sans argent, on pouvait obtenir quelque chose lorsque les gens se faisaient confiance. Un voisin lui prêtait des outils en remerciement d'un service que le père de Michel lui avait rendu auparavant en le conduisant quelque part. Une tante obtenait des médicaments parce que quelqu'un connaissait son frère. Un chauffeur acceptait de prendre un passager supplémentaire parce qu'un repas attendait sa famille à la maison.

Dans une communauté soumise à une pression constante, les réseaux de relations n'étaient pas un luxe. Ils constituaient une seconde infrastructure.

Plus tard, Michel allait développer ce talent à une tout autre échelle. Il considérait les relations humaines comme des routes. Certaines étaient officielles, d'autres n'étaient que des chemins de traverse, et certaines ne pouvaient être empruntées qu'à condition de savoir à quelle porte frapper. Pendant son enfance, cette manière de penser aidait les familles à traverser les périodes difficiles. À l'âge adulte, elle lui apprendrait que les règles paraissent souvent moins contraignantes lorsqu'on connaît la bonne personne.

La différence est mince tant que chacun cherche simplement à survivre. Elle devient dangereuse dès lors que quelqu'un commence à considérer les exceptions comme un droit qui lui appartient naturellement.

Lorsque Michel commença à comprendre que son avenir ne se trouvait probablement pas en Palestine, son regard se tourna de plus en plus souvent vers l'Europe, où ses frères Elias et Vartan tentaient déjà de construire une nouvelle vie. Ses quatre autres frères — Jacques, Robert, Carlos et Pierre — n'avaient pas survécu aux violences et aux épreuves qui avaient frappé leur famille.

La Belgique n'était pas pour Michel une destination de rêve. Il ne savait presque rien de ce pays, si ce n'est que Janice y était retournée après son séjour au Liban, où leurs chemins s'étaient croisés. Elle aurait préféré y rester, mais son père, qui était diplomate, avait été rappelé à Bruxelles pour reprendre ses fonctions au ministère des Affaires étrangères. Grâce à Janice, la Belgique avait acquis aux yeux de Michel quelque chose de familier, même s'il ne connaissait le pays qu'à travers les récits de la jeune femme. Ce n'était pas une destination dont il avait rêvé pendant des années, mais un endroit auquel il se sentait, d'une manière ou d'une autre, lié. Surtout, ce pays lui offrait une perspective à laquelle il aspirait de plus en plus : la possibilité de laisser son passé derrière lui et de recommencer ailleurs.

Sa mère ne s'opposa pas à son départ, mais elle n'en éprouvait aucune joie. Elle avait déjà perdu trop de fils : certains emportés par la guerre, d'autres éloignés par les distances de l'exil. Même lorsqu'un fils partait vivant, il laissait derrière lui un vide.

La veille de son voyage, Michel dormit à peine. Il parcourut la maison en essayant de graver dans sa mémoire ces détails auxquels personne ne prête consciemment attention tant qu'il pense revenir le lendemain : le jour sous une porte, le bruit d'un robinet, l'endroit où son père déposait ses chaussures, la manière dont sa mère recouvrait le pain d'un linge.

À l'aube, il fit ses adieux.

Des années plus tard, il raconta à ma mère qu'il n'avait pas pleuré sur le chemin de l'aéroport. Elle ne le crut pas. Moi non plus.

3. Ce qui ne se règle pas

Bruxelles l'accueillit sous un ciel gris, avec une bruine persistante qui faisait luire les rues. Le lendemain matin, le soleil perça soudain les nuages, comme si la ville avait décidé de lui montrer un tout autre visage. Michel ne tarda pas à découvrir que le climat belge était aussi changeant qu'imprévisible. Il arrivait que la pluie et le soleil alternent plusieurs fois en l'espace d'une heure, et une matinée radieuse ne garantissait nullement un après-midi sans averses. En Belgique, il apprit qu'il valait mieux ne jamais sortir sans veste, même lorsque le soleil brillait. C'était l'une des premières particularités de son nouveau pays auxquelles il allait devoir s'habituer.

Ce détail revient dans trois récits familiaux différents, ce qui me porte à croire qu'il est authentique. Michel était arrivé avec une seule valise, un manteau inadapté au climat et l'adresse de l'un de ses frères dans la poche intérieure de sa veste. Il avait imaginé que sa famille l'aiderait à surmonter les premières difficultés de son installation. Il s'était trompé.

Ses frères avaient leurs propres familles, leurs propres problèmes et leur propre conception des obligations qu'ils avaient encore les uns envers les autres. Pendant les premiers jours, Michel put loger chez Elias. Mais il apparut rapidement que cet hébergement ne pourrait se prolonger. Vartan, lui non plus, n'avait pas de place. Ce qui, dans son milieu familial palestinien, allait de soi — la famille accueille et protège les siens — se heurtait désormais aux réalités belges : des appartements exigus, des conjoints, des contraintes financières et des existences qui s'étaient construites séparément au fil des années.

Michel prit ce refus plus à cœur qu'il ne voulut l'admettre par la suite. Non qu'il considérât ses frères comme de mauvaises personnes, mais il découvrait pour la première fois que la proximité géographique ne garantissait pas les liens affectifs. On pouvait habiter la même ville et se sentir plus éloignés les uns des autres qu'en temps de guerre.

Par l'intermédiaire des services d'accueil, il finit par se retrouver au Petit Château, le centre d'accueil bruxellois pour demandeurs d'asile. Il y découvrit une nouvelle manière d'attendre. Pendant son enfance en Palestine, attendre signifiait parfois tendre l'oreille pour savoir si le danger s'était éloigné. En Belgique, cela signifiait des formulaires, des rendez-vous, des guichets, des numéros et des phrases qu'il ne comprenait pas.

John fut l'un des premiers hommes qu'il rencontra en Belgique à voir en lui autre chose qu'un réfugié. Il travaillait auprès des nouveaux arrivants et, d'après les souvenirs de Michel, portait presque toujours un imperméable, même lorsqu'il ne tombait pas une goutte de pluie. C'est un détail insignifiant en apparence, mais ce sont précisément ces petites choses qui restent gravées dans la mémoire. On attribue des traits distinctifs aux personnages imaginaires. Les personnes réelles, elles, ont leurs habitudes.

Au début, John lui parlait lentement en français, complétant ses explications en anglais lorsque cela s'avérait nécessaire. Peu à peu, il se mit à utiliser de plus en plus souvent le néerlandais. Il estimait que Michel devait également apprendre cette langue s'il voulait se construire une vie en Belgique. Michel releva volontiers le défi. Les langues l'intéressaient et le néerlandais devint

rapidement pour lui bien davantage qu'une nécessité pratique : c'était un moyen de mieux comprendre le monde dans lequel il venait d'arriver.
Christine, l'épouse de John, l'aidait de son côté à affronter les difficultés pratiques de sa nouvelle existence. Elle lui expliquait comment répondre aux courriers officiels, quels documents présenter lors d'un rendez-vous à l'administration communale et pourquoi certaines démarches exigeaient de la patience. Lorsqu'il s'agaçait devant un formulaire ou une règle incompréhensible, elle prenait tranquillement le temps de chercher avec lui ce que l'on attendait exactement de lui. Mais elle lui enseigna surtout une autre chose : un service rendu ne crée pas nécessairement une dette.

Chez elle, un repas l'attendait sans que personne ne lui demande quand il comptait le rembourser. Au début, cela le mettait mal à l'aise. Dans l'univers de Michel, on gardait le souvenir de presque toutes les faveurs reçues. Pas forcément par calcul : la réciprocité faisait partie de l'ordre social. Christine pouvait lui offrir une soupe, lui donner un manteau ou lui trouver une armoire d'occasion, puis se comporter comme si rien n'avait changé entre eux.

Michel l'avait déjà remerciée à plusieurs reprises pour tout ce qu'elle faisait pour lui. Chaque fois, Christine souriait, comme si elle trouvait sa reconnaissance un peu excessive.

— Tu n'as pas besoin de me remercier sans arrêt, Michel. Je fais simplement ce qui me semble juste.

— Mais sans votre aide, je ne serais pas là où j'en suis aujourd'hui, répondit-il. Je ne l'oublierai jamais.

Christine le regarda un instant, puis posa son stylo.

— Tu connais l'Évangile selon saint Matthieu ? demanda-t-elle.

Michel acquiesça avec hésitation.

— Dans le Sermon sur la montagne, Jésus dit quelque chose que j'ai toujours trouvé particulièrement beau : lorsque tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite.

Elle laissa ses paroles faire leur chemin.

— Tu sais ce que cela signifie ? Qu'il faut être capable de faire le bien sans rien attendre en retour. Sans éprouver le besoin de le faire savoir à tout le monde. Et sans que la personne que tu aides se sente redevable pour le restant de ses jours.

Michel garda le silence. Il avait souvent constaté au cours de sa vie qu'une faveur était rarement totalement désintéressée. Celui qui recevait quelque chose était censé rendre la pareille un jour ou l'autre. C'était ainsi qu'il avait appris à connaître le monde.

— Mais tout le monde attend quelque chose en retour, non ? demanda-t-il.

— Peut-être, répondit Christine. Mais j'aimerais croire qu'il existe aussi des gens qui aident les autres simplement parce qu'ils en ont besoin. Pas pour les obliger à leur rendre un service plus tard.

Elle poussa les documents vers lui.

— Alors, si tu tiens vraiment à me remercier, fais en sorte de construire quelque chose de ta vie ici. Et si, un jour, tu rencontres quelqu'un qui a besoin de la même aide que toi aujourd'hui, repense à notre conversation.

Michel baissa les yeux vers les papiers posés devant lui. Il était encore loin d'imaginer combien de fois, au cours de son existence, les paroles de Christine lui reviendraient à l'esprit. Non pas parce qu'il les mettrait toujours en pratique, mais précisément parce qu'il découvrirait peu à peu combien il est difficile de donner sans espérer, ne serait-ce qu'inconsciemment, recevoir quelque chose en retour.

Quelques mois plus tard, il obtint son premier logement à Wilrijk, dans une rue ordinaire faisant face à un parc dont le nom semblait presque trop beau pour être vrai : le Parc d'Éden. C'était précisément cette banalité qui représentait pour lui un luxe. Une porte à lui, qu'il pouvait fermer derrière lui. Un lit qu'il retrouverait au même endroit le lendemain matin. Après tant d'années passées dans un environnement où chacun savait tout de la vie des autres, il éprouvait un sentiment presque libérateur à constater que ses voisins le laissaient simplement tranquille.

Ce qui étonnait le plus Michel en Belgique, ce n'étaient pas les grandes différences, mais ces petites choses auxquelles personne ne semblait accorder la moindre importance.

Les enfants, par exemple. Ils jouaient tranquillement dans la rue, tapaient dans un ballon contre un mur et disparaissaient parfois pendant plusieurs minutes du champ de vision de leurs parents. Personne ne les rappelait avec inquiétude. Personne ne semblait constamment se demander quel danger pouvait surgir au coin de la rue. Pour Michel, qui avait grandi dans un pays où une partie de football pouvait être brutalement interrompue par des coups de feu ou une explosion, cette insouciance allait presque au-delà de ce qu'il pouvait concevoir.

Il ne pouvait alors imaginer que ce sentiment de sécurité serait lui aussi profondément ébranlé en Belgique quelques années plus tard. Au cours de l'été 1996, l'affaire Marc Dutroux allait bouleverser le pays. Les enlèvements et les meurtres atroces de jeunes filles allaient réveiller chez d'innombrables parents une peur qui, jusque-là, ne s'était peut-être pas manifestée avec autant d'intensité. Pour beaucoup, laisser les enfants jouer seuls dehors ne semblerait plus aussi naturel.
Mais cela appartenait à une autre histoire, qui ne se déroulerait que plusieurs années plus tard. Pour l'heure, Michel n'en était qu'au commencement de sa nouvelle vie. Il regardait les enfants jouer et s'émerveillait de cette liberté qu'il avait si peu connue dans son pays natal : celle de pouvoir être un enfant sans devoir constamment rester sur ses gardes.

Les magasins l'étonnaient également. Non qu'il n'eût jamais vu de boutiques bien achalandées, mais ici, les rayons étaient à nouveau remplis chaque matin. Du pain, du lait, des fruits, du chocolat. Les gens achetaient ce dont ils avaient besoin sans se demander si ces produits seraient

encore disponibles le lendemain. Ils s'agaçaient lorsqu'un article était épuisé, comme si son absence constituait une offense personnelle.

Un matin, il vit une femme laisser son portefeuille sur le comptoir d'une boulangerie tandis qu'elle rangeait ses achats dans son sac. Le commerçant le lui signala tranquillement. Elle le remercia, lui sourit et s'en alla. Michel resta un instant immobile. Ce n'était pas l'honnêteté du boulanger qui le surprenait, mais la désinvolture avec laquelle cette femme avait laissé son argent sans surveillance, ne serait-ce que quelques instants.

Il lui fallut davantage de temps pour s'habituer aux bruits. Lorsqu'une porte claquait brusquement quelque part, il relevait instinctivement la tête. En entendant un avion voler à basse altitude, il lui arrivait de ralentir involontairement le pas. Les gens autour de lui ne réagissaient pas. Eux entendaient un avion. Lui entendait d'abord autre chose, quelque chose qui ne disparaissait que lorsqu'il se rappelait où il se trouvait.

Certaines habitudes lui étaient également difficiles à comprendre. Les Belges se plaignaient de la pluie, de la politique et, surtout, des retards des transports en commun. Un jour, il entendit un homme s'indigner parce que son tramway avait déjà sept minutes de retard. Michel ne put s'empêcher de sourire. Sept minutes. Dans son pays natal, il lui était arrivé d'attendre des heures sans même savoir si quelque chose finirait par arriver.

Mais ce qui le frappait peut-être le plus, c'était la facilité avec laquelle les gens parlaient de l'avenir. Ils faisaient des projets pour l'été, discutaient de leurs vacances et convenaient de se retrouver à un anniversaire qui n'aurait lieu que plusieurs mois plus tard. Personne n'éprouvait le besoin d'ajouter : si les circonstances le permettent.

Peu à peu, Michel commença à comprendre que la paix ne se résumait pas à l'absence de guerre. La paix, c'était aussi la liberté de se préoccuper de choses insignifiantes. De râler contre le mauvais temps. De prendre rendez-vous sans devoir d'abord se demander si la route pour s'y rendre serait sûre.

Et pourtant, il ne se sentit pas immédiatement chez lui. Les rues étaient sûres, mais les gens demeuraient des étrangers. Dans sa région natale, il avait appris que les hommes avaient besoin les uns des autres pour survivre. Ici, chacun semblait surtout soucieux de ne pas déranger son prochain.

Il découvrit qu'on pouvait se sentir perdu de deux manières très différentes : dans un pays où le danger menaçait à chaque instant, et dans un pays où personne ne lui voulait de mal, mais où, pour l'instant, personne ne l'attendait non plus.

Chaque matin, il se levait tôt et allait courir. Cela l'aidait à se vider l'esprit et à mettre de l'ordre dans ses pensées. Les bons jours, il courait d'un pas soutenu ; les autres, il adaptait son allure à ce que son corps lui permettait.

Ensuite, il étudiait des mots trouvés dans les journaux. Il soulignait ceux qui revenaient souvent et inscrivait leur traduction dans la marge. Commune. Assurance. Facture. Demande. Rendez-vous. Plus tard vinrent d'autres mots : remise, livraison, marge.

Son frère Elias gagnait sa vie dans l'achat et la vente de voitures et lui demandait régulièrement de venir lui prêter main-forte. Le garage se trouvait rue de la Luzerne, à Schaerbeek, non loin des grands axes de circulation qui traversaient le nord de Bruxelles. L'établissement existait depuis le début des années soixante-dix. Elias y avait pris une participation quelques années auparavant et s'y était progressivement fait une place.

Pour Michel, c'était un univers dans lequel il se sentit presque immédiatement à l'aise. L'odeur de l'huile de moteur et de l'essence, le bruit des moteurs en marche, les voitures qui allaient et venaient sans cesse, mais surtout les négociations incessantes sur les prix et les conditions de vente : tout cela lui rappelait le monde dans lequel il avait grandi. Ici, on cherchait des occasions, on évaluait des risques et on concluait des affaires. C'était une langue qu'il avait appris à parler dès son plus jeune âge, même s'il lui manquait encore, pour l'instant, les mots français appropriés.

Au début, Elias ne lui confia guère plus que de petites tâches. Michel nettoyait les voitures, allait chercher des pièces détachées, classait les factures et divers documents, et servait le café aux clients pendant que son frère négociait avec eux. En soi, ce travail n'avait rien d'extraordinaire, mais Michel ne le considérait pas comme une perte de temps. Bien au contraire, il profitait de chaque occasion pour observer.

Il ne s'intéressait pas seulement aux voitures, mais surtout aux personnes qui souhaitaient les acheter. Pourquoi tel client hésitait-il devant une rayure à peine visible, tandis qu'un autre se montrait prêt à débourser une somme considérable sans poser beaucoup de questions ? Pourquoi certains demandaient-ils trois fois le kilométrage, mais s'inquiétaient à peine de l'historique d'entretien ? Que révélait la manière dont un acheteur tournait autour d'un véhicule, ouvrait les portières ou s'installait derrière le volant ? Et à quel moment un vendeur devait-il continuer à parler, ou au contraire se taire ?

Michel découvrit que négocier ne consistait pas simplement à annoncer un prix et à attendre une contre-proposition. Il fallait comprendre ce que l'autre recherchait véritablement, deviner les doutes qu'il n'exprimait pas et mesurer l'importance qu'il accordait à ce qu'il risquait de laisser échapper. Certains clients voulaient avant tout une voiture bon marché. D'autres recherchaient la sécurité, le prestige ou simplement la satisfaction d'avoir conclu une meilleure affaire que le vendeur.

Il était frappé de constater à quel point l'issue d'une conversation dépendait souvent moins des paroles prononcées que de celles qui restaient en suspens. Une brève hésitation, un regard vers l'épouse qui accompagnait l'acheteur, une main demeurée un peu trop longtemps posée sur le capot : autant de petits signes qui en disaient parfois davantage qu'une longue discussion sur le prix.

Elias pouvait se prévaloir d'une longue expérience dans le commerce automobile, mais Michel possédait un talent qui ne s'apprenait pas dans les livres : une compréhension aiguë de la nature humaine et un sens presque instinctif du moment opportun. Il n'avait jamais suivi de formation commerciale, mais la vie lui avait appris à observer les gens, à saisir leurs désirs et, surtout, à

discerner ce qui comptait réellement pour eux, même lorsqu'ils étaient incapables de l'exprimer eux-mêmes.

Peu à peu, il comprit que la valeur d'une voiture ne dépendait pas uniquement de sa marque, de son âge, de son kilométrage ou de son état mécanique. Un véhicule qui n'intéressait guère un acheteur pouvait correspondre exactement à ce qu'un autre recherchait. La valeur n'était pas toujours une donnée objective ; elle dépendait également des attentes, des besoins et des circonstances.

Michel comprit que réussir dans le commerce ne consistait pas tant à convaincre quelqu'un de la valeur d'un produit qu'à découvrir la valeur que cette personne lui attribuait elle-même. Celui qui saisissait cette distinction savait également quand négocier, quand faire une concession et quand il valait mieux garder le silence.

Cette leçon lui serait encore précieuse bien des années plus tard, très loin du garage bruxellois. Son premier petit succès ne vint pas de la vente d'une voiture, mais de la résolution d'un problème. Un client français souhaitait repartir avec un véhicule, mais il lui manquait un document. Elias préférait reporter la transaction. Michel passa trois coups de téléphone, enfourcha son vélo pour se rendre dans un bureau, patienta une heure, puis revint avec l'attestation nécessaire, permettant au client de repartir le soir même.

— Patron ! lança en plaisantant l'un des hommes du garage lorsqu'il revint. Toi, tu arrives à tout arranger !

À cet instant, le surnom n'était qu'une plaisanterie. Michel rit avec les autres. Des années plus tard, dans d'autres pays, des hommes l'accueilleraient en utilisant ce même nom, comme s'il s'agissait d'un titre. C'est l'un des aspects les plus étranges de son histoire, à mes yeux. Les identités naissent parfois sans cérémonie. Une plaisanterie, une habitude, un mot qui finit par rester. Avec le temps, le surnom acquiert une existence propre, jusqu'à ce que presque personne ne sache plus où s'arrête l'homme et où commence le personnage.

À cette époque, les pensées de Michel revenaient régulièrement vers Janice, la jeune femme qu'il avait connue lors d'un séjour au Liban et qui, malgré les années et la distance, n'avait jamais totalement quitté sa mémoire. Il savait, avant même son départ pour la Belgique, qu'elle était rentrée dans son pays, mais il avait longtemps ignoré où elle habitait exactement.

Il se demandait parfois si leurs chemins finiraient par se croiser à nouveau. Après tout, la Belgique n'était pas un pays immense, mais elle était suffisamment grande pour que deux personnes puissent y vivre pendant des années sans jamais se rencontrer. À plusieurs reprises, il avait envisagé de partir à sa recherche, sans vraiment savoir par où commencer. De surcroît, son existence était désormais largement absorbée par le travail, les préoccupations quotidiennes et ses efforts pour se construire une vie dans son nouveau pays. Janice demeurait donc surtout le souvenir d'une époque qui s'éloignait toujours davantage, un souvenir qu'il chérissait sans réellement espérer qu'elle ferait un jour de nouveau partie de sa vie.

Jusqu'à ce jour-là, à Anvers.

Michel avait rendez-vous avec un client et était arrivé plus tôt que prévu. Pour passer le temps, il décida d'entrer à la boulangerie Lints afin d'acheter du pain. Une décision parfaitement banale, si insignifiante qu'il n'y aurait jamais accordé la moindre importance si, en franchissant la porte, il ne s'était soudain retrouvé face à Janice.

Bien des années plus tard, le récit de leurs retrouvailles serait raconté maintes et maintes fois au sein de la famille. À chaque nouvelle version, l'épisode prenait un peu plus les allures d'une scène de film romantique, comme si le destin s'était personnellement chargé de faire se croiser leurs chemins, précisément en ce lieu et à cet instant.

Mais peut-être la réalité fut-elle beaucoup plus simple et, pour cette raison même, infiniment plus émouvante. Deux êtres qui s'étaient autrefois aimés et que la guerre et les circonstances avaient séparés se retrouvaient soudain face à face, au milieu de l'agitation ordinaire d'une boulangerie anversoise. Aucune musique ne s'élevait, aucun client ne se doutait de ce qui se jouait sous ses yeux. Il n'y avait que l'odeur du pain fraîchement cuit, le brouhaha des clients et deux regards dans lesquels la reconnaissance cédait lentement la place à l'incrédulité.

Ce qu'ils se dirent à cet instant précis, plus personne ne s'en souvenait vraiment. Peut-être ne dirent-ils rien du tout. Peut-être quelques secondes de silence leur suffirent-elles pour comprendre que certaines personnes, aussi loin que la vie ait pu les entraîner l'une de l'autre, ne disparaissent jamais véritablement de notre existence.

Janice était désormais mariée, tandis que Michel cherchait encore sa place en Belgique. Ni l'un ni l'autre ne vivaient plus dans l'histoire qu'ils avaient pu imaginer lors de leurs rencontres au Liban. Pourtant, leur ancienne complicité n'avait pas entièrement disparu. Ils bavardèrent, allèrent boire un verre ensemble et évoquèrent des souvenirs qui, pendant des années, étaient restés enfouis quelque part entre eux. Avant de se quitter, ils échangèrent leurs numéros de téléphone. Puis chacun retourna à sa vie, mais cette rencontre avait réveillé quelque chose qu'il ne serait pas si facile de reléguer de nouveau au passé.

Ces retrouvailles inattendues avaient ravivé chez Michel le souvenir d'une époque qu'il n'avait jamais complètement laissée derrière lui. Pourtant, elles n'allaient pas bouleverser le cours de son existence. La femme avec laquelle il finirait par construire un avenir, il la rencontra d'une manière tout aussi fortuite.

Cela se produisit un jour où, comme à son habitude, il se promenait dans le Parc d'Éden, à Wilrijk. Il y croisa Natalia, une jeune femme qui promenait son chien, Costa. Ce qui commença par un regard furtif et quelques paroles échangées en passant se transforma en une conversation beaucoup plus longue que ni l'un ni l'autre ne l'avait imaginé.

Natalia parlait avec un plaisir manifeste de Costa, le chien qui l'accompagnait presque partout lors de ses promenades dans le Parc d'Éden. C'était un croisé assez particulier, probablement issu d'un mélange de terrier et de podenco. Son poil court couleur sable, son museau allongé et ses oreilles triangulaires repliées vers le bas lui donnaient une allure singulière. Il possédait une silhouette élancée et athlétique, et se déplaçait avec une souplesse qui trahissait son énergie débordante. Selon Natalia, personne ne pouvait rivaliser avec lui à la course. Dès qu'on le lâchait, il filait comme une flèche à travers les pelouses, presque impossible à rattraper.

Michel l'écoutait attentivement, posait de temps à autre une question et faisait semblant de s'intéresser avant tout aux qualités exceptionnelles de Costa.

Mais ses pensées s'égaraient régulièrement vers la jeune femme qui marchait à ses côtés. Il remarquait la façon dont ses longs cheveux effleuraient doucement ses épaules à chacun de ses mouvements, l'éclat qui illuminait ses yeux lorsqu'elle parlait de son chien et le sourire qui donnait à son visage une douceur presque désarmante.

Ses formes féminines ne lui avaient pas échappé non plus. Sa poitrine généreuse, la courbe gracieuse de ses hanches et l'élégance naturelle avec laquelle elle se déplaçait exerçaient sur lui une attirance qu'il lui était difficile d'ignorer. Pourtant, ce n'était pas seulement sa beauté qui le séduisait. Il y avait quelque chose dans sa franchise, dans sa manière spontanée de parler et de rire, qui le mettait presque immédiatement à l'aise.

À un moment donné, Natalia tourna vers lui un visage souriant.

— Tu m'écoutes au moins quand je te parle ?

Michel sursauta légèrement et lui adressa un sourire coupable.

— Bien sûr. Tu disais que Costa courait incroyablement vite.

— C'est exact. Sauf que je t'ai dit ça il y a cinq minutes.

Ils éclatèrent de rire tous les deux.

Michel se sentit démasqué, mais ne fit aucun effort pour dissimuler son intérêt.

— C'est peut-être, dit-il, parce qu'en ce moment, je trouve quelque chose de bien plus intéressant que ton chien.

Natalia secoua la tête d'un air amusé, sans que son sourire disparaisse.

Costa, qui ne comprenait rien à ces rapprochements humains, tirait impatiemment sur sa laisse. Il voulait poursuivre sa promenade. Michel, en revanche, n'était pour une fois absolument pas pressé de se trouver ailleurs.

Michel, qui ne manquait généralement ni de répartie ni de questions, trouva rapidement un prétexte pour prolonger la conversation. Natalia ne se laissait pas facilement impressionner par son charme et son aisance à parler. Peut-être était-ce précisément cette rencontre entre sa curiosité spontanée et l'indépendance d'esprit de Natalia qui leur donna envie de se revoir.

Ce qui aurait pu rester, pour l'un comme pour l'autre, une rencontre insignifiante au cours d'une journée ordinaire allait finalement marquer le début d'une vie commune. Michel avait retrouvé Janice par hasard, mais avec Natalia, il allait découvrir quelque chose à quoi il aspirait peut-être

encore davantage : non seulement le souvenir d'un amour de jeunesse, mais la possibilité de construire un avenir à deux.

Avec Natalia, Michel ne cherchait pas à renouer avec les souvenirs d'une jeunesse perdue. Il commençait quelque chose de nouveau : une vie commune, avec ses attentes, ses habitudes et ses inévitables désaccords. Bien qu'ils se soient rencontrés dans le Parc d'Éden, à Wilrijk, leurs premiers liens trouvaient leurs racines bien au-delà de la Belgique. Natalia avait grandi à Anvers, où ses parents libanais s'étaient installés plusieurs années auparavant. Chez elle, elle avait toujours entendu parler arabe, les réunions familiales ne se limitaient presque jamais au cercle restreint du foyer, et elle avait appris très tôt toute l'importance accordée à l'hospitalité, à la famille et aux obligations mutuelles. Lorsque Michel lui parlait de son enfance en Palestine, elle reconnaissait beaucoup de choses dans ses récits. Pas la guerre ni les déplacements incessants, qu'elle n'avait jamais connus elle-même, mais cette façon si naturelle qu'avaient les membres d'une famille de se mêler de la vie des autres, ainsi que les attentes qui en découlaient.

Cette familiarité ne signifiait pas qu'elle le comprenait toujours ni qu'elle partageait toutes ses opinions. Peu à peu, elle découvrit également les aspects moins faciles de son caractère : son entêtement, son agitation permanente et cette tendance à vouloir trouver immédiatement une solution à chaque problème. Elle admirait son esprit d'entreprise, mais ne se laissait pas impressionner pour autant. Elle savait reconnaître les moments où il avait besoin d'être rassuré et ceux où, au contraire, il fallait lui tenir tête. Peut-être était-ce précisément ce que Michel avait trouvé auprès d'elle : quelqu'un qui comprenait une partie de son passé, mais refusait de le laisser s'y réfugier.

Ensemble, ils trouvèrent une modeste maison d'habitation sociale mise en vente au numéro 64 de la Vaderlandstraat, à Wilrijk, à une vingtaine de minutes à pied du Parc d'Éden. Michel avait pu l'acquérir à des conditions avantageuses. La maison n'était pas grande et son ameublement était simple, mais elle représentait pour lui quelque chose qu'il avait longtemps cru inaccessible : un endroit bien à lui, où il pourrait construire sa vie sans devoir constamment envisager un nouveau départ.

Le soir, il pouvait fermer la porte d'entrée derrière lui en sachant que, le lendemain matin, il n'aurait pas à refaire ses valises. Son nom figurait sur la boîte aux lettres. Ses affaires étaient rangées dans la cuisine et, dans le salon, se trouvaient les meubles qu'il avait choisis avec Natalia. Des détails insignifiants pour ceux qui n'avaient jamais dû abandonner leur foyer, mais qui, pour Michel, revêtaient une importance difficile à exprimer.

Pourtant, ce n'était pas toujours entre les murs de sa maison qu'il trouvait la tranquillité. Plus ses journées se remplissaient de travail, de rendez-vous et de projets d'avenir, plus il éprouvait le besoin de s'accorder des instants pendant lesquels personne n'attendait rien de lui.

Il prit l'habitude de faire de longues promenades avec Costa dans le parc Steytelinck, non loin de leur maison. Il aimait ses arbres centenaires, ses allées sinueuses et la manière dont la lumière filtrait à travers le feuillage. Parfois, il s'asseyait sur un banc et observait les passants qui promenaient leurs chiens, les enfants qui jouaient entre les arbres ou les couples âgés qui avançaient lentement côte à côte.